

# 3. Non pas un précepte mais une Présence à regarder

par **Julián Carrón**\*

« De fait, poursuit don Giussani, il n’y eut aucun reproche. » Simplement, Jésus lui adressa à nouveau cette question : « “Simon, m’aimes-tu ?” Pierre répond à nouveau, non pas indécis, mais craintif et tremblant : “Oui, je t’aime.” Mais la troisième fois, la troisième fois que Jésus lui pose la question, il doit demander confirmation à Jésus lui-même : “Oui, Seigneur, tu sais que je t’aime. Vers toi va toute ma préférence d’homme, toute la préférence de mon âme, toute la préférence de mon cœur. Tu es l’extrême préférence de la vie et l’excellence suprême des choses. Je ne sais pas, je ne sais pas comment c’est possible, je ne sais ni le dire, ni comment cela se fait, mais malgré tout ce que je peux faire encore [maintenant, en ce moment], je t’aime.” »<sup>1</sup>

Comme nous le voyons, en Simon domine cette sympathie, cette préférence dont il est lui-même le premier émerveillé : « Je ne sais pas comment », il ne s’explique pas comment c’est possible, mais il ne peut que la découvrir en lui-même comme quelque chose de plus déterminant que toutes les erreurs commises.

On reconnaît le génie de don Giussani dans la simplicité avec laquelle il se laisse instruire par ce récit, sans réduire le « oui » de Pierre à un simple choc sentimental, à un moment émouvant, lyrique et touchant, mais en saisissant la portée de sa fécondité, sa portée génératrice, fondatrice d’une vie nouvelle : « Ce “oui” est la source de la moralité, le premier souffle de moralité sur le désert aride de l’instinct et de la pure réaction. La moralité enfonce ses racines dans le “oui” de Simon et ce “oui” ne peut s’enraciner dans la terre de l’homme que par une Présence dominante, comprise, acceptée, embrassée, servie avec tout l’élan du cœur qui ne peut que de cette façon redevenir celui d’un enfant. Sans la Présence il n’y a pas de geste moral, il n’y a pas de moralité. »<sup>2</sup>

Une phrase comme celle-ci suffirait à démonter des traités entiers de morale et tant de stratégies qui nous paraissent plus intelligentes. Ce qui peut prendre racine en nous, ce qui peut prendre pied dans le tréfonds de notre être n’est pas une loi ou un précepte, un discours ou une leçon mais uniquement une Présence, selon don Giussani, « une Présence dominante, comprise, acceptée ».<sup>3</sup> C’est libérateur. Sans cette Présence, le « oui » (et donc la moralité) ne peut pas prendre racine dans la terre de notre cœur. Il est inutile de nous plaindre. Ce n’est pas possible, malgré tous nos efforts : le « oui » ne peut prendre racine que grâce à cette »

\* Extraits du livret des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération 2016.

© 2016 Fraternità di Comunione e Liberazione pour les textes de J. Carrón « *Je t’ai aimé d’un amour éternel, j’ai eu pitié de ton néant* ».

» Présence dominante. « Sans la Présence il n’y a pas de geste moral ». Le Christ lui-même l’avait dit : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire ».<sup>4</sup> Il a fallu que la miséricorde de Dieu se fasse chair, présence, présence charnelle, historique, pour pouvoir entraîner l’homme tout entier, pour que ce « oui » prenne racine dans le cœur de l’homme.

Quelle est la particularité de cette Présence, pour susciter ce « oui » et donc la moralité nouvelle ?

« Cet homme, Jésus, a une caractéristique humaine très simple : c’est un homme duquel émane une *sympathie* humaine » qui ne pourra jamais être suscitée par une loi, une leçon ou une liste de choses à faire. C’est une sympathie humaine suscitée par cette chair. Et « la moralité, c’est-à-dire la victoire sur le nihilisme », sur la dissolution, sur le fait de devenir un électron libre, « ce n’est pas de ne pas se tromper, de ne pas commettre d’erreurs, mais, tout en commettant des erreurs, tous en se trompant, de dire en fin de compte : “Simon, m’aimes-tu ?” – “Oui, Seigneur, je t’aime.” » Je peux me tromper mille fois, et pourtant : « Je suis partant ; je cède à la sympathie humaine qui émane de toi, Jésus de Nazareth, je suis partant. Et dans cette sympathie qui émane de toi, j’apprends, j’apprends à vivre, j’apprends à être un homme. La moralité est quelque chose de très simple : c’est céder à une sympathie, à une sympathie humaine. Humaine comme la sympathie qu’une mère éprouve pour son enfant et que l’enfant éprouve pour sa mère. » Le problème n’est pas que l’enfant ne fasse pas de bêtises (ce serait impossible) : pour qu’il apprenne à vivre, il suffit que la sympathie de sa mère l’attire et fasse émerger toute sa sympathie à lui. La sympathie d’une mère est viscérale, comme la sympathie de cet homme envers Pierre. « Jésus a cette sympathie humaine pour toi, pour moi ; et moi, bien que je me trompe, je dis : “Oui, Seigneur, j’accepte cette sympathie.” Cette dernière affirmation est l’ultime possibilité de vaincre le nihilisme que nous “attrapons” comme une maladie au contact de la société dans laquelle nous vivons. Je tiens », poursuit don Giussani, « à ce que vous restiez sur ce que j’ai dit pour finir, à savoir que la moralité (le fait de répondre “oui” au Christ qui me demande : “M’aimes-tu ?”) a une origine très simple, qui est la simplicité d’accepter une sympathie. Et le fait d’accepter une sympathie a une origine très simple, qui est de *regarder* : un regard vers le Christ. »<sup>5</sup>

<sup>1</sup> L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l’histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 107-108.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 108.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Jn* 15, 5.

<sup>5</sup> L. Giussani, « La virtù dell’amicizia o : dell’amicizia di Cristo » [La vertu de l’amitié, ou : de l’amitié du Christ, *ndt*], *Tracce-Litterae Communionis*, n° 4, avril 1996, p. IV-V.